

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 AVRIL 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Combat pour la vie, par Aimée Patrie.—Les héros de "La Champagne," par F. Picard.—Poésie : Si tu veux le bonheur, par E.-Z. Massicotte.—Petite poste en famille.—Poésie : Les voix célestes, par Dr J. N. Legault.—Nouvelle canadienne : Les fiancés du hasard, par Louis Fréchette.—Légendes hongroises, par E. Horn.—Nos gravures.—Les vingt ans du moine, par Abbé H.-A. V.—Débacle, par B.-H. Séguin.—"Fiat Voluntas," par Jules-E. Robitaille.—Mlle Pulchérie, par Emery Beaulieu.—Rectification.—Nouveau chevalier de Pie IX.—Pauvre Cécile.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.—Rebus.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Les échecs.—Feuilleton.

GRAVURES.—L'Union Saint-Joseph de Montréal : Le départ de la procession de son local, rue Sainte-Catherine.—Portrait du célèbre orateur catholique, M. le comte de Mun.—Tentative d'assassinat contre le roi de Grèce.—Les héroïques matelots du transatlantique français, *La Champagne*.—Gravure de mode.—La grande loterie.—Rebus.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

A TOUS NOS LECTEURS

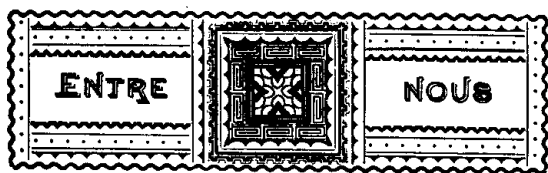
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le pèlerinage au pays de l'or continue toujours.

On ne parle que de mines et le nombre de compagnies formées pour l'exploitation de terrains aurifères inconnus augmente tous les jours.

Mais, gare aux mines salées !

Vous savez ce que l'on entend par cette expression. Saler un terrain, c'est y introduire, avec soin, des minerais et en retirer plus tard des échantillons que l'on fait analyser pour en prouver la richesse, afin de pouvoir le vendre très cher. C'est tout simplement un vol, mais cette pratique est plus commune qu'on ne l'imagine généralement.

On sale des mines dans toutes les parties du monde et on peut affirmer que dix pour cent des mines étrangères que l'on vend à Londres sont achetées et vendues sur production d'échantillons provenant de terrains salés.

Un des plus surprenants exemples de ce genre d'opération a eu lieu au Canada, il y a quelque trente ans et beaucoup de nos contemporains en ont gardé le souvenir.

Le gouvernement ayant offert une récompense de

soixante mille piastres à quiconque trouverait de l'étain, deux chevaliers d'industrie résolurent de l'obtenir et de réaliser même un joli bénéfice supplémentaire.

Ces industriels procédèrent avec une patience et une habileté remarquables.

Sans se presser, sans mot dire, ils firent expédier d'Angleterre de temps à autre, quelques sacs de minerais d'étain, à un complice demeurant à Toronto, pour ne pas éveiller l'attention de qui que ce soit. De Toronto le minerai fut expédié à deux cents milles à l'ouest, et là, enfoui dans le terrain qu'ils avaient acheté et choisi, pour duper les gogos.

Cela leur prit du temps, beaucoup de temps, deux ans je crois, mais c'étaient des filous sérieux, si sérieux que, après avoir bien salé la future mine, ils disparurent pendant trois ans, et ce n'est qu'au moment, par eux jugé convenable, que le bruit se répandit qu'un explorateur avait trouvé du minerai d'étain.

Nos deux gaillards revinrent aussitôt et formèrent aussitôt une compagnie puissante, dont les financiers s'arrachaient les actions.

Le gouvernement envoya un expert qui constata la valeur du minerai et fit un rapport des plus favorable.

Les prospecteurs et les spéculateurs se précipitèrent dans le district, les actions de la compagnie montèrent encore, le gouvernement paya aux deux habiles escrocs la récompense promise, mais on apprit bientôt après qu'ils avaient vendu toutes leurs actions et qu'ils avaient jugé à propos de quitter le pays.

Onques nul ne les revit.

Ce départ subit, cette vente soudaine éveillèrent des soupçons et l'on fit venir d'Angleterre un ingénieur des fameuses mines d'étain de Cornouailles.

Celui-ci constata aussitôt que le minerai trouvé dans l'ouest d'Ontario provenait de la mine dont il était l'ingénieur en chef.

Patatras !... Le tour était joué.

. Je pourrais citer bien des cas du même genre, mais cela me prendrait trop d'espace et de temps.

Celui du colonel Morgan (colonel américain, entendons-nous,) fit beaucoup de tapage autrefois, en Australie.

Ce colonel d'un régiment imaginaire procédait d'une manière à peu près identique à celle employée par les "sateurs" d'Ontario.

Le résultat fut le même. Disparition et fortune du colonel, ruine des actionnaires.

On sale de différentes façons et l'une des plus originales est celle qu'employa un jour un Yankee. Ce délicat spéculateur, voulant faire vite, chargeait son fusil de grains d'or et tirait sur le flanc d'une colline, de l'aurore à la nuit, loin, bien loin des habitations.

Six semaines plus tard, il revint à la ville acheta le terrain salé, exhiba des échantillons et... forma une compagnie. Toujours le même système.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les travaux exécutés dans un terrain salé ont, parfois, fait découvrir des veines très riches de minerai tout autre que celui que l'on cherchait.

En Tasmanie, par exemple, une minée salée d'étain rapporta aux acheteurs la découverte d'une veine d'or très riche.

Même chose dans la Nouvelle-Galle du Sud, mais ces exemples sont bien rares, car quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent les actionnaires sont bel et bien joués.

Les prospecteurs et les marchands de mines sont nombreux et le métier nourrit généralement son homme ; mais à côté des gens sérieux, instruits et possédant des connaissances réelles, il y a les faiseurs, les farceurs qui exploitent les rêves de fortunes subites.

Il y aurait un volume bien intéressant à faire sur le sujet.

L'histoire des chercheurs de métaux précieux a aussi son côté comique.

. Il y a une vingtaine d'années, l'attention des colons établis dans le voisinage de la rivière Gâtineau fut attirée par les allures d'un individu qui paraissait, à certaines époques, et se livrait à des dépenses excessives. Cet homme menait large vie, festoyait constam-

ment, jetant l'argent par les fenêtres, comme on dit, sans compter, et cela pendant un ou deux mois, jusqu'à ce qu'un beau matin le fétard s'en allât en disant :

—Ma bourse est vide, il faut que j'aille la remplir.

Et l'homme s'enfonçait dans le bois, pour repaître quelques mois plus tard, plus argenté que jamais.

Les témoins de cette existence étrange se comprirent fortement la tête des deux mains, réfléchirent longtemps et en arrivèrent à la conclusion que c'était dans le bois que l'homme trouvait le moyen de remplir sa bourse quand il le voulait.

Il devait exister une mine quelque part. Mais où ?

Ainsi qu'on le fait encore en nombre d'endroits de notre pays, on alla consulter un *tireux de cartes*, un sorcier qui rendit l'oracle suivant :

—Il y a un trésor dans le bois. Pour le trouver, il faut partir le soir pour le bois, avec une femme qui se trouve dans un état de santé tout particulier et, à minuit juste, l'abandonner en lui ordonnant de marcher jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée. Le lendemain matin, au petit jour, les hommes doivent se remettre en route et chercher la femme. Le trésor se trouve à l'endroit où on la retrouvera. On n'aura qu'à creuser profondément la terre. De plus, il faudra se munir d'un fusil chargé d'une balle d'argent bénite, en cas de rencontre du diable, car tout le monde sait que le diable est le gardien des trésors.

Nos gens se le tinrent pour dit. Ils allèrent chez le notaire pour signer un acte d'association et se mirent à l'œuvre. L'un d'eux prêta sa femme qui se trouvait dans les conditions voulues ; on la conduisit dans le bois, on l'abandonna à minuit et on la retrouva le lendemain soir à quelques milles de là.

Bref les instructions du "tireux de cartes" furent suivies de point en point.

On alla trouver le curé du village le plus proche et on le pria de vouloir bien bénir les travaux.

Le brave curé qui ignorait complètement les agissements de ces chercheurs de trésor, crut qu'il s'agissait d'une mine quelconque et se rendit à leurs désirs ; mais, la cérémonie terminée, l'un d'eux lui dit :

—Maintenant, monsieur le curé, faites venir le diable.

—Comment ! le diable ! Pourquoi ?

—Pour partager le trésor avec lui.

—Partager quoi ?

On le mit au courant de ce qui s'était passé, et c'est avec la plus grande stupéfaction qu'il entendit leur récit.

Inutile de dire qu'il les envoya se promener.

Cependant, ces gens étaient tenaces. Ils creusèrent longtemps et dépensèrent environ deux mille piastres, sans succès, évidemment.

On a encore travaillé l'année dernière et, chaque fois qu'on leur demande s'ils ont enfin trouvé quelque chose, la réponse est invariablement la même.

—Pas encore, mais ça montre bien.

Ce qui contribue encore à leur faire poursuivre leurs recherches, c'est qu'un des travailleurs affirme avoir vu le diable sortir de la mine sous la forme d'un serpent.

—En es-tu sûr ? lui demande-t-on souvent.

—Si j'en suis sûr ? Il m'a parlé.

—Le serpent t'a parlé ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

—Ah ! ça, j'ai pas compris. Il m' parlait en latin.

Et dire que cela se passe à la fin du dix-neuvième siècle !

. L'histoire de la découverte d'une mine de mercure natif, en 1837, dans le haut du Saint-Maurice est bien connue.

Des chasseurs, sportsmen de la ville, possédant une certaine instruction, trouvèrent un jour du mercure dans une anfruosité de rocher. Ils le recueillirent et le bruit de la découverte se répandit bientôt dans le pays.

Une mine de mercure, c'était la fortune.

Une société se forma et on allait entreprendre des travaux quand M. Bouchette, arpenteur général, entendit parler de la chose.

Il demanda des renseignements sur l'endroit exact où l'on avait trouvé le mercure et s'écria :